

Les liaisons équivoques [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **34 (1966)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les liaisons équivoques

par R. Gérard

(Fin)

«Cessez, Marquis, cette inlassable promenade d'un bout à l'autre de la terrasse. Votre impatience ne sert à rien, sinon à redoubler la mienne. Et ne brisez pas ainsi les pauvres fleurs de ces corbeilles, elles sont innocentes. Venez plutôt vous asseoir près de moi, nous verrons ensemble une fois de plus cette collection d'estampes galantes dont les évocations combleront l'attente».

«Eh! que me parlez-vous d'images! En vérité, j'admire votre calme. Quoi? Depuis deux jours nous sommes sans nouvelle, vainement, hier, nous avons attendu la Comtesse qui nous avait promis sa visite matinale, tout le jour nous avons erré de la maison aux grilles du parc. La nuit fut interminable et ce matin nous avons repris notre attente mortelle. Rien n'est venu nous rassurer, pas le moindre cheval blanc, pas un message, pas même une fumée à l'horizon nous annonçant que son château brûlait. Cela est désespérant!».

«Allons, ne soyez pas si nerveux, je n'ai que trop tendance à vous imiter. Le soir prochain nous rassurera, il faut le croire. Peu de choses suffisaient, ne l'oubliez pas, pour déranger nos projets; une visite familiale, une indisposition... Nous serons éclairés par ce serviteur que vous avez envoyé aux nouvelles. Mais comme il tarde, ce démon! Croyez-vous qu'il aura su mener diplomatiquement sa mission, que notre appel n'aura pas été intercepté par l'horrible douairière? S'il n'est pas là dans le quart d'heure, je pars à sa recherche!».

«C'est vous, cette fois, Chevalier, qui perdez patience et redoublez mon inquiétude. Voyons plutôt ces gravures, j'étais injuste envers elles. Ne vous souvient-il pas qu'aux premiers temps de notre connaissance, à la ville, elles ajoutèrent quelque chose à notre intimité. Un soir, nous étions encore peu liés, vous vîntes chez moi au moment où je les contemplais et nous nous assîmes l'un près de l'autre pour les feuilleter. La vue de ces nudités, de ces accouplements galants donna à votre visage un ton de rose que je trouvai charmant, contre le mien votre genou tremblait et, je l'avoue, j'éprouvai moi-même un trouble délicieux en frôlant votre main. Ah! si vous aviez été une belle ou si je l'avais été moi-même... A ce moment, je l'ai ardemment souhaité, et depuis ce souvenir a toujours ajouté à notre amitié je ne sais quelle tendresse complice. Vous en souvient-il?».

«Je m'en souviens si bien que ce même rose me monte aux joues en évoquant cette minute. Oui, vos gravures ont failli me faire perdre la tête, et je n'avais pas connu un tel trouble depuis, jusqu'au moment où la Comtesse quitta mes lèvres pour chercher les vôtres, réalisant ainsi par son intermédiaire ce que j'avais follement désiré en cette minute que vous évoquez».

«Ah! Chevalier, mon ami, ce souvenir et tous les autres, depuis... Mais que fait donc mon faquin de valet? Je le bastonnerai. Depuis deux jours, être privé de tant de joies! Ah! le voici, je le vois dans le parc, arrivant au galop. Courons au-devant de lui.»

«Allez seul, je ne puis bouger, je suis paralysé de crainte. Courez, Marquis! . . . Ah! que vois-je Le valet secoue la tête, remet un pli cacheté . . . Mais qu'a-t-il donc à expliquer si longuement? Revenez, mon cher, revenez vite! Eh! bien, qu'a dit ce maraud, qu'a-t-il appris?»

«Rien, sinon le plus important. La Comtesse est partie hier avec ses bagages, on ne sait pour où. Mais elle a laissé cette lettre à notre intention en spécifiant qu'elle ne nous soit remise qu'aujourd'hui. Voilà un grand mystère! Ah! je suis bouleversé, je ne peux lire, ouvrez vous-même».

«Mes deux amants . . .» Oh! cela est terrible! Je ne peux non plus lire davantage tant je tremble. «Mes deux amants . . .». Cela est adorable!.

«Donnez, que je m'efforce au calme, sinon nous ne saurons jamais rien.» «Quand vous recevrez ce billet, je serai loin, Je serai de retour à la Cour, parce que de grandes fêtes y sont annoncées et que les charmes de la province sont en comparaison de peu d'attrait, surtout en ces derniers jours d'automne, alors que la pluie menace et que vos châteaux sont si mal chauffés . . .».

«Quoi! Mais c'est une plaisanterie . . .»

«Laissez-moi continuer. J'ai assez de mal à lire. Ceci est une plaisanterie. . . .».

«Ah! vous voyez bien . . .».

«Chut!»

«La véritable raison est plus difficile à vous avouer. Je vais retrouver l'homme qui m'aime et à qui j'ai lié ma fortune. Le Surintendant était, vous le savez, exilé dans ses terres depuis quelques mois, ce qui me laissa la liberté de vous connaître. Mais il annonce son retour près du Prince et sa nouvelle faveur passera l'ancienne. Je lui dois beaucoup: la situation dans la Société que mon époux assurait si mal, un emploi à la Cour et surtout ces bijoux pour lesquels j'ai un faible inexplicable. Je suis femme, mes deux chéris . . .».

«Oh! mes deux chéris! . . .»

«Chevalier, ne pleurez pas . . .»

«Pardonnez-moi. Continuez.»

«Laissez-moi d'abord essuyer mes larmes.» «Je suis femme et ai grand besoin de ce puissant protecteur, auquel me lie d'ailleurs une tendre affection et de longues habitudes. Mais soyez certains que je ne pars pas sans un peu de mélancolie. Ce temps d'exil durant lequel j'étais très abandonnée, vous l'avez occupé de la plus gracieuse façon. Jusqu'au jour où je vous ai rencontré, mon adorable Chevalier, aucun amant ne m'avait donné un si candide amour . . .»

«Oh!».

« . . . et surtout, quand vous êtes venu, charmant Marquis, compléter ce roman, j'ai connu les plus délicieux moments de plaisir qu'il m'ait été donné d'avoir jusqu'alors. Je crois avoir accompli une belle oeuvre en vous réunissant tous deux dans mes bras. Vous êtes dignes l'un de l'autre. Je vous ai aimés et vous aimez toujours, autant tous deux, autant que je puisse aimer l'amour. Ne m'en veuillez pas si j'aime plus encore ces diamants qui me vont si bien et les plaisirs de la gloire. Cette saison près de vous m'a fort reposée. Le premier jour d'hiver aurait transformé l'amour en bronchite, et je ne peux souffrir d'avoir les pieds froids. Acceptez un conseil: celui de vous consoler. Je crois vous en avoir donné les moyens.

Gardez un bon souvenir de moi, restez toujours ensemble. Et si vous avez un jour la folie de revenir dans la capitale, si vous m'y rencontrez, oubliez que vous m'avez connue. A cette condition, soyez certains que sous l'éclat de mon indifférence, je cacherai le sourire d'une tendresse fidèle. Votre..»

«La garce!»

«Une fille des rues, mon cher, voilà ce que nous avons failli aimer!»

«Une catin d'Opéra! Ah! Marquis, me pardonneriez-vous jamais de vous l'avoir fait connaître?»

«Hélas! Elle vous a trompé autant que moi. C'est ma responsabilité qui est à blâmer. Ne me vantais-je pas de mon expérience, de ma connaissance désabusée des femmes? J'aurais dû vous protéger, vous préserver d'un tel dégoût. Ah! Chevalier, me pardonneriez-vous?»

«Mais qui aurait pu croire? Elle était si charmante, si pudique lorsque je l'ai connue. Elle tenait tant à cacher notre amour. Ah! je comprends maintenant qu'elle tenait surtout à préserver sa réputation pour son Surintendant. Quel cocu, celui-là! Et, pour avoir la liberté, elle m'a traîné jusqu'en ce trou... Oh! pardon! Quant à sa vieille maquerelle de belle-mère...»

«Vous avez raison. Et cependant... Pour vous entraîner jusqu'ici ne fallait-il pas qu'elle vous aimât un peu?»

«Vous croyez? Oui, peut-être, en y réfléchissant... Durant toutes ces semaines, elle a quitté ses habitudes, le luxe, et n'a été qu'à nous. Ne sommes-nous pas un peu injustes?»

«La pauvre chérie! Elle nous a donné en somme, tout ce qu'elle pouvait donner. Ce n'est qu'un coeur de femme».

«Cher coeur! Vous souvenez-vous de sa grâce, de son rire? Elle était heureuse dans nos bras...»

«Et puis surtout, quels que soient ses défauts, ses lâchetés, sa trahison, n'oublions pas le grand bonheur qu'elle nous a donné en nous rapprochant, en nous unissant dans son amour».

«Cela est vrai. Tous ces jours où nous ne faisons qu'un à nous trois ont été les plus beaux de notre vie et nous ne les aurions pas connus si elle ne les avait permis».

«Vous souvenez-vous du premier soir? Ses lèvres allaient sans cesse de l'un à l'autre, comme si elle avait craint que l'on soit trop seul dès que l'on n'avait plus son baiser».

«Quelle délicate ingénuité pour supprimer nos pudeurs, nous qui nous osions même quitter nos vêtements l'un devant l'autre!»

«Comme elle saisissait ma main et savait la faire participer au plaisir que vous lui donniez!»

«Ah! tous ces moments de bonheur indicible! Quand nous nous promenions dans le parc, elle voulait que votre bras et le mien se croisent sur sa taille...»

«Et quand elle dégrafait son corsage, confiant à chacun de nous un de ses seins...»

«Elle tendait ses lèvres à chaque instant, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre...»

«Et nos lèvres, t'en souviens-tu Chevalier?, se sont souvent frôlées sur les siennes...»

«Ah! taisez-vous, tais-toi . . . Il me semble que si je touchais tes lèvres, j'y trouverais encore les siennes et le goût de son baiser dans le tien.»

«Moi aussi . . . Donne-moi tes lèvres, elles sont douces, laisse-moi les frôler de ma bouche, je ferme les yeux et j'imagine qu'elle est là . . .»

«Viens sur ce canapé. La nuit est tombée, complice. Oui, mets-toi ainsi, ton visage contre le mien, c'est son haleine qui caresse ma joue. Elle m'embrassait ainsi sous l'oreille tandis que tu l'embrassais de même.»

«Tais-toi, ne parle plus, j'imagine encore qu'elle est entre nous. Ses lèvres allaient ainsi de ton oreille à tes lèvres, n'est-ce pas? Ah! ce baiser! Et puis sa main pénétrait dans ta chemise, elle était habile à en faire sauter les boutons. Que faisait-elle ensuite? Elle dénudait ton épaule. Ainsi, n'est-ce pas? Elle posait sa bouche sur ta poitrine. Ah, que ta peau est douce, aussi douce que la sienne . . .»

«Oui, c'est cela, c'était ainsi. Et je la pressais contre moi comme je te presse maintenant, je serrais sa taille, je la mettais nue, brusquement . . . Ah! que nous servent ces vêtements? C'est surtout dans la nudité que nous étions l'un près de l'autre, tu le sais.»

«Oui, tu as raison. Au diable ces habits! Me voici nu et t'y voici. Nous étions ainsi, allongés et tendus contre elle. Tu es beau! Puis tu couvrais son corps du tien . . . Viens sur moi, tout ton corps sur mon corps, ta bouche sur ma bouche. C'est elle- n'est-ce pas? . . .»

«Qui, elle?»

«Je ne sais plus . . .»

Janvier 1959

Chroniques des Livres

Vous souvient-il d'un charmant livre de Gore Vidal, paru en français en 1949, dont le titre est «Un garçon près de la rivière»? (1) J'ai eu l'occasion de le relire récemment car je voulais vous entretenir du nouvel ouvrage de Gore Vidal, qui vient de paraître: «Julien» (2), et j'ai voulu rafraîchir mes souvenirs. Surtout, je me demandais si ma mémoire ne me trompait pas et si ces deux livres, publiés à près de vingt ans d'intervalle, étaient bien du même auteur. On pouvait en douter.

«Un garçon près de la rivière» avait été un évènement pour les homosexuels lors de sa parution, «leur» roman enfin! et je n'ai pas oublié le plaisir que j'en avais reçu, l'émotion éprouvée et partagée, quoique mêlés du regret que cette histoire et ce style soient bien un peu «midinette». Mes restrictions n'ont pas changé après une nouvelle lecture, mais j'ai retrouvé le charme un peu trouble, un peu excitant, extrêmement romanesque de ce récit. Quel effet ferait-il aujourd'hui sur les jeunes qui découvrent la lecture et leur homosexualité? L'optique a bien changé depuis vingt ans. Est-ce déjà un «classique pour papa»? Je me le demande. Ce Jim Willard, natif d'une petite ville de Virginie, amoureux pour la vie et malgré tout du premier garçon avec qui il a fait l'amour, à dix-sept ans, au bord d'une rivière, n'est-ce pas déjà un personnage dépassé, romantique, pour une nouvelle génération plus pratique et moins encombrée de sentiments? Que Jim Willard, à la suite de cette expérience sans lendemain, parte pour «vivre sa vie» à travers les Etats-Unis, devienne cham-